

# LES BARBELÉS



**CAHIER D'ACCOMPAGNEMENT**

GRANDS  
PARTENAIRES

QUÉBECOR

Hydro  
Québec

## TEXTE DE PRÉSENTATION

Chaque personne naît avec des germes de barbelés à l'intérieur de son corps. Les germes se situent au niveau du ventre et chaque fois qu'une situation d'autocensure ou de refus de prendre position surgit, les barbelés poussent d'une fraction de millimètres. Dans une vie moyenne d'individu moyen, on peut très bien ne pas être la plus militante des personnes et s'en sortir au mieux avec des maux de ventre, au pire avec des douleurs chroniques à l'abdomen. Or, plus les barbelés s'installent dans le corps, plus la prise de parole devient difficile. Les barbelés influencent nos capacités physiques à parler (souffle/élocution), et agissent également sur notre propre autocensure (à force de nous taire, nous perdons confiance en nos capacités intellectuelles à prendre position, à débattre, voire à émettre des opinions). Dans le cas où les barbelés ont atteint la gorge (comme pour notre personnage), il est su qu'il ne lui reste qu'une heure avant qu'ils ne lui coupent définitivement la parole en lui cousant la bouche. Aussi, qu'arrive-t-il si le personnage décide de renverser la fatalité et de parler quand même ? Qu'arrive-t-il si le personnage décide d'accepter que les barbelés lui déchirent le visage, que ce soit le sang de sa parole momentanément retrouvée – l'espace de quelques mots-testaments, qui le conduisent à la mort ?

Dans ces *barbelés*, triple urgence du propos : celle d'écrire cette pièce, celle de prononcer les derniers mots de l'ultime heure de sa vie, celle de livrer cette histoire au public. Avant que ne s'éteignent à tout jamais sa voix et sa vie.

- Annick Lefebvre, autrice



Crédit photo: Simon Gosselin

## NOTES D'INTENTION

Par Annick Lefebvre, été 2017

### Un monologue...

Si dans mes précédentes pièces *Ce samedi il pleuvait* et *La Machine à révolte* se succédaient des monologues et de faux dialogues entre différents personnages, si le texte *J'accuse* faisait défiler cinq personnages volontairement flous quant à leur identité et n'existant presque uniquement que par leurs prises de positions politiques et sociales, je n'ai jamais écrit de pièce mettant en scène un seul personnage face à sa destinée. Un seul personnage en scène avec une parole plus sensible que pamphlétaire et dans un souffle plus épique que revendicateur. Ce que j'ai jusqu'ici travaillé à mettre en place, c'est un type d'écriture monologuée qui me permet de donner accès à une succession de pensées que le personnage peut avoir : ce qu'il dit, ce qu'il aimerait dire, ce qu'il ne sait pas qu'il aimerait dire, ce qu'il fait, ce qu'il aimerait faire, ce qu'il ne sait pas qu'il aimerait faire, la pensée ou le geste qui lui échappe, ce qui lui traverse féroce-

la tête et le corps, etc. En résulte un matériel dramaturgique qui met l'aspect revendicateur du théâtre au premier plan, reléguant la fable au second. Or, le défi que me pose *Les barbelés*, c'est de profiter de mon expérience à construire des personnages dont la parole multiple, généreuse et foisonnante crée une spirale qui happe le spectateur pour mettre de l'avant un mécanisme similaire qui servirait, cette fois-ci, davantage une fable qu'une cause. Me servir de ma force de frappe socio-politique revendicatrice pour la mettre au service d'une tragédie contemporaine non dénuée d'une charge dénonciatrice, et faire en sorte que cette habituelle colère dont mes personnages sont chargés soit intériorisée. Bref, me servir de mes acquis afin d'aborder une manière de raconter une histoire jusqu'ici inédite à mon parcours d'auteure.

### **... pour une actrice, Marie-Ève Milot**

Lorsqu'en 2013 le metteur en scène Marc Beaupré a engagé Marie-Ève Milot pour jouer dans *Ce samedi il pleuvait*, je ne la connaissais pas, et cette rencontre a changé ma façon d'entrevoir la création. Comme si, tout à coup, cette filiation faisait se multiplier les possibles. S'en sont suivies en 2013 les aventures des *Contes urbains* et en 2015 de *La Machine à révolte*, mais chaque fois, Marie-Ève arrive assez tard dans l'équation, lorsque les choses sont déjà fixées.

Or, aujourd'hui pour aller au bout des bienfaits de cette collaboration qui me force à me renouveler, à solidifier mes écrits, j'écris avec la certitude non seulement de sa présence dans l'équipe, mais aussi avec celle, plus intuitive, que ce devait être elle et personne d'autre, qui devait créer ce personnage.

J'ai, à la mort de Rita Lafontaine, entendu Michel Tremblay dire que lorsqu'il a écrit la majorité des grandes pièces de son répertoire, c'était comme si Rita Lafontaine lui soufflait les mots à l'oreille, qu'il sentait sa présence et entendait sa voix, de façon très concrète. Bien que je ne sois pas Tremblay et que Milot ne soit pas Rita, j'ai exactement le même sentiment (tout aussi étrange que galvanisant) depuis cette rencontre-électrochoc qui a bouleversé et élargi mes horizons dramaturgiques.

### **Installer un système dramaturgique**

À la question du pourquoi et du comment des barbelés se mettent à pousser dans la bouche de cet humain, j'é mets l'hypothèse que celle-ci s'amorce lorsqu'une personne s'est trop longtemps emmurée en elle-même, trop longtemps volontairement tu(e) alors qu'elle ou il avait la chance (et le devoir, aussi, peut-être) de parler. Je veux, à travers ce personnage subissant cette fatalité « par sa faute », parler des individus qui sont, contre leur gré, forcés au silence et qui vivent des situations d'oppressions relatives au climat socio-politique du pays dans lequel ils vivent. Mais je veux en parler par la bande, que ce soit la source de mon histoire et non sa finalité. Je veux parler de mutisme ordinaire. De mécanismes souterrains de repli sur soi. D'oppressions par nous-mêmes et contre nous-mêmes, individus blancs, nord-américains et « privilégiés ».

J'écris en faisant attention qu'aucune mention de genre n'apparaisse dans le texte, de façon plutôt militante (pour ne pas dire « militante féministe »). Je veux que l'individu aux barbelés puisse défendre un même point de vue en le déclinant successivement ou même simultanément d'un point de vue « masculin » et d'un point de vue « féminin ». C'est un mécanisme souterrain dont il est question ici, un fantasme

dramaturgique de l'auteure. Par moments adviennent des glissements (du je au il au elle) un peu à la manière de plaies qui s'ouvriraient et se refermeraient peu longtemps après, comme pour installer dans le texte des « fenêtres de revendications », des ruptures dans le jeu. Par à-coups, le personnage est « il » ou « elle » mais la plupart du temps il n'est ni « il » ni « elle ».

L'individu aux barbelés est « plus grand que nature » et ce qu'il vit est surnaturel, mais, par opposition, il est aussi très très banal et quotidien, dans son attachement aux choses et aux gens, dans son manque d'emprise sur sa société, dans son autocensure, dans son sentiment d'inadéquation au monde, dans son désengagement naïf, dans ses chagrins et dans ses joies.

Nous ne sommes pas face à un personnage qui s'est coupé du monde, mais face à quelqu'un qui en fait nonchalamment partie. Quelqu'un que la pousse de barbelés, si violente et irrémédiable, va aider à se révéler à lui-même. Cet individu aux barbelés n'est pas « déconscientisé », simplement quelqu'un qui se paralyse lui-même – par pression sociale ? atavisme ? chemins inconscients ? peur d'être dans le faux ? peur d'engendrer des conflits ? – et je pose ici la question :

**« À quoi ça sert de vivre si l'on nous prive, parce qu'on s'en est nous-mêmes trop longtemps (in)volontairement privés, de l'usage de la parole – et, plus largement, de notre responsabilité de la prendre ? »**

## **Une parole qui se radicalise en trois temps...**

Le texte, composé de trois tableaux, est un flot de paroles en decrescendo, un long souffle épique qui se désagrège. « Ce qui s'active » : ce premier tableau installe le corps du personnage au sens textuel aussi bien que scénique, ce corps qui va devenir un enjeu politique de la pièce. L'on suit une situation ordinaire où le personnage refuse de prendre position et paf ! C'est le millimètre de barbelés de trop qui monte dans sa gorge. Le système des barbelés est dévoilé. « Ce qui se révèle » est ici le tableau de la revendication, de la colère, des cris face à l'injustice. Le tableau qui libère toutes les censures. Qui écorche vif. Dans « Ce qui s'ensuit », le personnage sera privé de l'usage de la parole dans quelques minutes.



Crédit photo: Julie Artacho

## **ANNICK LEFEBVRE, AUTRICE**

C'est durant ses études en critique et dramaturgie à l'Université du Québec à Montréal qu'Annick Lefebvre rencontre Wajdi Mouawad, comme stagiaire lors des répétitions d'*Incendies*. Après l'obtention de son baccalauréat en 2004, l'autrice a semé plusieurs courts textes dans des événements collectifs dont *26 lettres: abécédaire des mots en perte de sens* initié par Olivier Choinière au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui en 2014, repris à Mons en 2015, et *Lettres jamais écrites* créé par Estelle Savasta à Paris en 2017.

En 2012, Annick a fondé Le Crachoir, compagnie qui interroge le rôle de l'autrice ou de l'auteur au sein du processus de création, de production et de représentation d'une œuvre. Elle est entre autres l'autrice de *Ce samedi il pleuvait*, mis en scène par Marc Beupré en 2013, de *La machine à révolte* mis en scène par Jean Boillot en 2015.

Sa pièce *J'accuse*, montée par Sylvain Bélanger au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui en 2015 et 2017, a été désignée lauréate du Prix Auteur Dramatique BMO et a été finaliste du prix de la critique de l'AQCT, du prix Michel-Tremblay et du Prix Littéraire du Gouverneur Général du Canada. *J'accuse* a été présenté dans une mouture belge revisitée par l'autrice, à Bruxelles, en novembre 2017, dans une mise en scène d'Isabelle Jonniaux.

Protégée de l'auteur Olivier Choinière au Prix Siminovitch 2014, Annick a participé à la création d'*Identités* de l'artiste pluridisciplinaire Séverine Fontaine à Lyon, a réalisé des accompagnements dramaturgiques auprès d'autrices et d'auteurs de la relève et a performé, avec son complice Olivier Sylvestre, *Le show du non exil*. En janvier 2019, *ColoniséEs*, sa plus récente pièce, sera montée par René-Richard Cyr au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui. En mars de la même année, son adaptation d'*Antigone*, réalisée avec Pascale Renaud-Hébert et Marjolaine Beauchamp, sera mise en scène par Olivier Arteau au Théâtre du Trident. Annick travaille actuellement à l'adaptation de sa pièce *J'accuse* pour la France et fomenté un nouveau projet avec La Colline à Paris et quelques structures québécoises. Son théâtre est publié chez Dramaturges Éditeurs.

# THÉÂTRE DE QUAT'SOUS

Responsable des groupes scolaires: Charlotte Léger  
comm@quatsous.com/ 514 845-6928 poste 105

**THÉÂTRE DE QUAT'SOUS**  
100, avenue des Pins Est, Montréal  
Billetterie 514 845-7277 quatsous.com

